

CHRONIQUES GENERALES

La Ligue française d'Etudes germaniques en Hongrie (29-30 août 1933). — Quand on a navigué plus de sept heures sur le Danube entre Linz et la capitale autrichienne, un désir tout naturel naît chez le voyageur même pressé, celui de descendre encore un peu plus loin le cours du grand fleuve de l'Europe centrale, d'aller jusqu'à la ville incomparable assise sur ses deux rives, jusqu'à la capitale hongroise de Budapest. Pour notre groupe de germanistes visitant la Suisse allemande et la République d'Autriche, il n'en fut pas autrement.

A peine étions-nous débarqués à Vienne que chacun s'enquérât déjà des moyens les plus rapides de gagner la métropole magyare. Amplement documentés à l'avance grâce au Centre d'Etudes Hongroises en France et à l'Office des Chemins de fer royaux de Hongrie à Paris, malgré un programme déjà très chargé, nous avons recruté avec facilité une douzaine de participants à notre voyage décidés à prendre contact, ne fût-ce qu'une journée ou deux, avec nos amis Magyars.

1^{re} Budapest. — La majorité désirait naturellement se rendre à l'un des endroits les plus pittoresques de la vallée danubienne, là où les derniers contreforts des Alpes représentés par le Gellért viennent plonger, entre les villes-sœurs de Bude et de Pest dans le fleuve majestueux, avant que celui-ci ne continue sa course vers le Sud et vers l'Orient. Une subdivision de notre groupe, avec Madame Simon (Paris) et Mademoiselle Liebrich (Mulhouse), sous la conduite de M. Brugeille, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes Commerciales de Paris, et de M. Mare, représentant de l'Agence française de Voyages Exprinter, résolut de prendre l'avion pour Budapest afin de pouvoir rester plus de temps en Hongrie. Les heures passées par les nôtres dans la merveilleuse capitale furent — hélas ! — très brèves, mais elles furent extrêmement bien remplies. Et nos compatriotes rapportèrent, outre de fort belles photographies, une si ample moisson de souvenirs divers que l'auteur de ces lignes, qui n'était plus retourné à Budapest depuis 1913, put se figurer, en entendant leurs récits, y avoir été, lui également, la veille.

L'avion permit à nos amis de contempler tout ce qu'on peut voir à Budapest en trente heures : Palais Royal et points de vue pittoresques de Bude, Parlement, Jardin zoologique, grandes artères commerçantes de Pest, concert de tziganes le soir à l'inoubliable Ile Sainte-Marguerite.

2° *Sopron*. — Un autre sous-groupe, un peu moins nombreux, sous la conduite du Président de la L. E. G. lui-même, avait préféré se rendre à Sopron, ville hongroise bilingue aux extrêmes confins du germanisme. Depuis 1921-1922, Sopron et ses environs sont devenus, avec le plébiscite et le Protocole de Venise, un coin de terre de célébrité européenne, voire mondiale.

Le Traité de Trianon avait commis l'imprudence d'attribuer Sopron (en allemand *Ödenburg*) et la région avoisinante sur les bords du Lac de Neusiedl (en hongrois : *Fertőtó*) au nouvel Etat autrichien sans consulter les habitants. D'où une série de difficultés austro-hongroises aujourd'hui aplanies par l'arrangement conclu à Venise et sur lesquelles nous ne voulons pas revenir, puisqu'elles appartiennent désormais à l'histoire. La persévérance avec laquelle la ville de Sopron s'est prononcée au plébiscite dans le sens des revendications magyares lui a valu le qualificatif de *civitas fidelissima*.

Aussi n'est-ce pas sans une certaine émotion que nous franchissons la frontière en chemin de fer avant la petite gare d'*Ágfalva*. Le drapeau tricolore rouge, blanc et vert y flotte. Des employés d'une extrême politesse — qui portent le couvre-chef caractéristique de l'ancienne monarchie danubienne et qu'on ne voit plus en Autriche — procèdent au contrôle de la douane et des passeports. Et bientôt après, c'est Sopron. Notre ami, le maître Alexandre Eckhardt, l'éminent romaniste de Budapest, chevalier de la Légion d'Honneur, connu pour ses sympathies françaises, attend sur le quai de la gare notre petite troupe.

La visite de la ville et de ses alentours sous sa direction est un véritable enchantement. Il sait nous montrer les palais, les églises et leurs tours pittoresques, les petites rues tortueuses, les vieilles maisons aux arcades si caractéristiques dont, à travers l'Autriche que nous venons de parcourir, on ne saurait trouver d'équivalent sauf peut-être à Salzbourg; mais il connaît aussi l'avenante auberge au cachet local remarquable où l'on mange le meilleur *gulyas* et où l'on déguste le bon vin du pays. Après un excellent repas, ce fut le Sopron moderne, celui des villas, des parcs et des jardins sur les hauteurs dominant la ville.

La forêt hongroise était là qui nous attirait et ce fut, pour nous, malgré la distance; plus un plaisir qu'une fatigue que de gravir les pentes du Várhely (*Burgtall*). Du belvédère rustique qui y est installé on jouit d'une vue superbe tant sur les sommets des Alpes autrichiennes vers le Rax et le Semmering (où nous devons aller le lendemain) que sur la nappe des eaux calmes du Lac de Neusiedl et sur la plaine magyare qui semble s'étendre à l'infini.

Alexandre Eckhardt nous fait brièvement l'histoire de

cette région frontière. Nous avons l'impression d'être à un carrefour de l'Europe danubienne.

Sans vouloir prendre parti, en ce qui nous concerne, dans des querelles internationales récentes au sujet de limites territoriales plus ou moins artificielles nous redescendons tous ensemble sur Sopron. Nous avons alors le sentiment très net que, si cette cité attachante fut jadis *Oedenburg*, c'est-à-dire ville déserte (d'après l'étymologie indiquée par l'Abbé Elemér Schwarz), elle est devenue aujourd'hui, grâce à l'action bien-faisante de la Hongrie, un centre culturel de tout premier ordre dont ce pays est légitimement fier et auquel il tient avec raison.

3° *Affinités franco-hongroises*. — Telles furent, en raccourci, les impressions rapportées par nos membres d'une visite en terre magyare dont tous s'accordent à dire qu'elle fut trop courte. La Hongrie et la France ont tous ce qu'il faut pour fraterniser, pour se connaître et se comprendre.

Sans doute, cela ne rentre pas directement dans le programme que doit se tracer notre Ligue d'Etudes Germaniques. Mais Hongrois et Français souffrent surtout, dans leurs relations réciproques, des centaines de kilomètres qui séparent leurs deux frontières; nous aurions donc cru manquer à un devoir impérieux de coopération internationale en ne saisissant pas au vol l'occasion qui nous était offerte. Aujourd'hui, l'expérience a été faite par nous et elle a été concluante. *Aucun* participant à nos deux excursions supplémentaires n'a regretté d'avoir poussé jusqu'en Hongrie. Ce n'est donc pas « *Adieu!* » mais « *Au revoir!* » que nous avons pu très sincèrement crier, à l'heure du départ, aux amis connus et inconnus, tant de Budapest que de Sopron, car nous comptons bien leur amener, une autre fois, des compatriotes en plus grand nombre encore...

A. ROBINET DE CLERY,

Président de la Ligue française d'Etudes Germaniques.

Le centenaire de la Géométrie absolue de Bolyai. — L'Académie hongroise des sciences a récemment consacré une séance solennelle à la mémoire de Jean Bolyai (1802-1860) auteur de la première géométrie non euclidienne, une des conceptions les plus hardies, les plus originales de l'esprit humain et dont la portée philosophique est considérable.

Les axiomes de la géométrie, « croix et délice » des géomètres et des philosophes depuis qu'Euclide, 300 ans avant notre ère, les énonça pour la première fois et en fit un corps de doctrine cohérent, ont été, et sont encore, un des sujets préférés de la philosophie des sciences. On sait tout le parti qu'en

tira la critique kantienne et le rôle de premier plan qu'ils ont joué dans maintes grandes querelles philosophiques tout au long du dernier siècle. Pourtant, l'âge héroïque des axiomes paraît bien révolu et l'on s'accorde à reconnaître que ce sont là des propositions évidentes ayant leur source dans l'expérience. Ainsi comprise, la géométrie euclidienne nous apparaît comme une géométrie parmi d'autres possibles, comme une manière parmi d'autres de codifier les données de l'expérience commune que nous avons de l'Espace. Mais c'est bien à Jean Bolyai, et à ses pairs, que nous devons en grande partie cette notion, puisque la démonstration qu'il a fournie de la possibilité, de la raison d'être et de la valeur de géométries nouvelles vaut tous les arguments tirés de considérations théoriques. Son mérite, à nos yeux, s'en trouve encore accru, car dans sa tentative pour présenter un édifice géométrique plus parfait, se passant du fameux postulat d'Euclide sur les parallèles, dans cette « obstinée rigueur » qu'il prit pour seule règle, il a su s'affranchir de l'ascendant des axiomes euclidiens donnés par l'expérience et si suggestifs que la conscience a peine à s'en défendre.

L'histoire de cette découverte, qui est aussi l'histoire de deux hommes et de deux générations, des deux Bolyai, père et fils, est un vrai roman, comme l'a dit M. Albert de Berzeviczy dans son allocution présidentielle devant l'Académie des Sciences. Combien il est émouvant de voir le père, insigne mathématicien lui-même, multiplier les avertissements à son fils téméraire. « Pour l'amour de Dieu, laisse ces parallèles ! Ces ténèbres sans fond jamais ne s'ouvriront à la lumière. Je m'étais proposé jadis de me sacrifier pour la Vérité et j'eusse accepté le martyre pour doter l'Humanité d'une géométrie libérée de cette plaie. Je m'étais adonné à un labeur effroyable, faisant mieux que les autres sans pourtant arriver à une solution satisfaisante. Que mon exemple te serve de leçon : voulant connaître les parallèles me voici ignare. Elles ont consumé ma vie, emporté ma jeunesse... ». Ces phrases situent bien l'époque. Mais le fils ne démordra plus des maudites parallèles. Ne pouvant prouver le postulat des parallèles, il arrive à prouver qu'il est improuvable. Dès lors son parti est pris : il s'en passera et, comme par un acte de création souverain, il va poser les bases d'une géométrie nouvelle. Son essai fondamentale constitue l'appendice d'un traité de géométrie de son père (1832-33).

Le fait que Gauss, depuis longtemps déjà avant lui, s'était engagé dans la même voie, sans rien publier de ses travaux restés à l'état d'ébauche, le fait que le Russe Lobatchefsky a donné, par une coïncidence curieuse, une géométrie nouvelle mais différente de celle de Bolyai, prouvent que toutes ces tentatives répondaient à un même besoin, d'ordre purement logique d'ail-

leurs, mais non pas que l'idée en fût dans l'air, comme on dit, car ces nouveautés sont longtemps restées incomprises de l'époque.

Signalons que Houël, qui a été un des premiers, et des plus autorisés, à rendre justice à Jean Bolyai, a donné du fameux *Appendice* une excellente traduction française sous le titre : *la Science absolue dans l'espace*.

E. F.

Le quatrième Centenaire d'Etienne Báthori. — Le IV^e centenaire de la naissance d'Etienne Báthori, ce grand monarque polonais d'origine hongroise, a été l'occasion d'importantes manifestations intellectuelles (échanges de professeurs, conférences) dont la principale et celle qui a réuni le plus grand nombre de participants s'est déroulée à l'Académie des Sciences de Hongrie, en présence de S. A. Nicolas Horthy, régent de Hongrie, et de nombreuses personnalités polonaises et hongroises. Dans l'allocution d'ouverture, M. A. Domanovszky, vice-président de la Société hongroise d'Histoire, parlant au nom de S. E. Valentin Hóman, ministre de l'instruction publique et des cultes, empêché par la maladie d'être présent, a insisté en termes élevés sur le parallélisme que présente l'histoire des deux nations et sur les influences réciproques qui se sont exercées dans le domaine intellectuel (des milliers de jeunes Hongrois ont fait leurs études à la célèbre Université Jagellon), dans l'évolution économique et sociale, dans la vie politique et les combats pour la liberté (où les noms de Bem et de Kossuth restent associés). Le nom de Báthori rappelle la lutte des deux peuples contre les Turcs, mais surtout le combat pour l'indépendance nationale et il en est de même du nom de Sobieski. M. Domanovsky évoque la physionomie et le rôle d'une princesse hongroise, que les Polonais vénèrent comme une sainte, cette Hedwige d'Anjou, qui sut réunir à la Pologne et d'une manière permanente les territoires lithuaniens et ruthènes, reculant ainsi vers l'Est le contact avec l'Ottoman. La légende rapporte qu'une autre reine de Pologne, Cunégonde, fille du roi Béla IV de Hongrie, perdit un jour son anneau et qu'en le cherchant, on découvrit la fameuse mine de sel gemme de Wieliczka. « J'ai l'impression, conclut M. Domanovsky dans un mouvement d'une splendide envolée, que cet anneau roulant à terre peu de temps après la première souffrance commune que représente l'invasion mongole, est le symbole de l'amitié qui commençait d'unir les deux nations et qui devait se raffermir dans leurs luttes pour leur unité et leur indépendance nationales ».

Paroles émouvantes et vraies, qui éveillèrent de longs échos

dans l'âme des professeurs polonais, fiers de l'amitié historique qui les unit à la Hongrie. Et M. Ketezynski sut traduire le sentiment de ses collègues et de sa nation tout entière en remerciant M. le professeur Domanovszky de son discours « si profond » et en évoquant à son tour la personne du grand souverain à qui la nation polonaise confia un jour la mission de la défendre conformément à ses traditions séculaires et de défendre par là même toute la civilisation occidentale.

Rappelons également l'Exposition Báthory-Sobieski, organisée en septembre et octobre derniers au Musée National de Budapest. Petite exposition, mais singulièrement instructive : elle apparut, en effet, comme un éloquent résumé des rapports entre la Hongrie et la Pologne au XVI^e et au XVII^e siècles. Le catalogue, rédigé par M. Béla Kossányi, archiviste paléographe, à qui nous devons déjà les remarquables catalogues de l'Exposition Pologne et France 1830-1930 (organisée naguère à la Salle du Jeu de Paume)¹, a la valeur d'une véritable monographie et pourra être consulté à ce titre par tous les spécialistes.

L. V.

Pièces étrangères sur la scène hongroise et Pièces hongroises sur les scènes étrangères. — En Hongrie, depuis plus d'un siècle, mais surtout dans les quatre-vingts dernières années, on a fait un effort considérable pour mettre le public au courant de la production dramatique des autres nations.

L'Académie de Hongrie, la plus importante parmi les sociétés scientifiques et littéraires du pays, dont le rôle primitif, tel qu'il fut fixé il y a 106 ans, au moment de sa création et qui diffère singulièrement de sa tâche actuelle, consistait à combler des lacunes de la littérature de langue hongroise de ce temps, se mit à la tête de cet effort en publiant sous le titre de *Külföldi játékszin* (Théâtre étranger) une série de pièces de Shakespeare, Molière, Voltaire, Goethe, Schiller, Alfieri et autres auteurs de moindre importance.

Plus tard ce fut la Société Kiszaludy qui édita les œuvres complètes de Shakespeare, traduites par des auteurs classiques hongrois comme Vörösmarty, Petöfi, Arany, Lévy, Szász et autres. Depuis ce temps, de nouvelles traductions furent entreprises, et font, depuis de nombreuses années, partie du répertoire du Théâtre National Hongrois, ou même, sont représentées également en province.

La littérature française classique se résume essentiellement sur notre théâtre, dans le nom de Molière. Les représentations

(1) Cf. notre C. R. dans la *Revue des Etudes Hongroises*, janv.-juin 1933, p. 90-91.

de ses pièces sont fréquentes et ont provoqué une série de traductions récentes¹. Parmi les œuvres de la littérature classique allemande, Goethe a été traduit à plusieurs reprises. Il y a lieu de mentionner particulièrement trois traductions de *Faust*, dont les deux parties sont représentées de temps en temps sur la scène du Théâtre National. Quelques pièces de Schiller, en deux ou trois traductions, font aussi partie du répertoire.

Pour relever, dans l'art dramatique hongrois, la part de la littérature française moderne, il faudrait énumérer presque tous les auteurs de quelque importance. Pendant plus d'un demi-siècle, les œuvres des deux Dumas, Scribe, Feuillet, Sardou, Pailleron, Paul Géraudy, Rostand et autres, ont souvent rempli nos soirées théâtrales. Aujourd'hui encore, les meilleurs drames contemporains sont souvent joués l'année même de leur représentation à Paris.

Parmi les auteurs dramatiques des autres nations, Shaw, Ibsen, Maeterlinck, Gogol, et quelques autres d'outre-mer, sont ceux dont les pièces ont connu la plus grande vogue sur la scène de nos théâtres. Parmi les Allemands, G. Hauptmann fut particulièrement favorisé; également quelques auteurs contemporains comme Vicki Baum, dont la pièce *Menschen im Hotel*, interprétée sous le titre *Le grand Hôtel*, attira longtemps notre public.

D'une façon générale, on peut dire que, pendant un demi-siècle, les deux tiers de notre répertoire théâtral ont été composés de pièces d'auteurs étrangers.

D'autre part, un grand nombre d'œuvres dramatiques hongroises ont été publiées en langues étrangères. *La Tragédie de l'Homme*, chef-d'œuvre de Madách, a trouvé sa place en Europe et en Amérique, sur plusieurs scènes de théâtres dramatiques, et a été reprise tout dernièrement à Vienne, au *Burgtheater*, où elle a connu le plus grand succès. Elle a été radio-diffusée, de même que différentes autres pièces de François Herczeg, François Molnár, Louis Zilahy, Sigismond Móricz et Melchior Lengyel².

(1) Cf. la remarquable thèse de Mlle M. VASHEGYI sur « *Les traductions hongroises de Molière* » (Bibl. de l'Institut Français de l'Université de Budapest, n° 1).

(2) De nombreuses pièces hongroises ont été représentées à Paris (cf. *Revue*, t. XI (1933) p. 87), exception faite de « *La Tragédie de l'Homme* » dont la représentation, projetée dès 1898 n'a pu encore être réalisée sur une scène française. A l'occasion de la cinq-centième représentation de cette pièce à Budapest, et au moment de sa reprise à Vienne, plusieurs directeurs de théâtre se sont intéressés en France à la pièce de Madách. Il faut espérer que ces projets ne tarderont pas à se réaliser.

Les historiens hongrois au Congrès des Sciences historiques de Varsovie. — Au VII^e Congrès international des Sciences historiques, qui vient d'avoir lieu à Varsovie du 21 au 28 août dernier, le Comité hongrois des Sciences historiques a présenté plusieurs rapports et communications. Les rapports, portant principalement sur l'histoire des sciences en Hongrie, ont été publiés in extenso dans le numéro 19 du *Bulletin of the international Committee of the historical Sciences*, tandis que les communications, traitant les plus variés problèmes dans l'ordre international de l'histoire de Hongrie, ont été résumées dans les « Résumés des Communications présentées au Congrès de Varsovie » (I-II, Varsovie, 1933).

Une publication collective de tous ces articles hongrois est prévue par la Société hongroise d'Histoire, et paraîtra incessamment.

L'activité de la Commission nationale hongroise de Coopération intellectuelle. — La Commission internationale de Coopération intellectuelle, pour assurer la collaboration constante des Commissions nationales à ses travaux, avait décidé d'inviter tous les ans plusieurs Commissions nationales aux séances de sa section. Ce furent, cette année, les délégués des Commissions danoise, hellénique, hongroise, polonaise et yougoslave. M. Zoltán Gombocz, l'éminent linguiste, directeur de *Eötvös Collégium*, et président du Comité de direction de la *Revue*, parlant au nom de la Commission hongroise a fait un exposé détaillé sur l'activité de celle-ci.

En dehors des mesures prises pour la revision des livres scolaires étrangers, la Commission nationale hongroise a manifesté une activité considérable. Sans doute la mort du comte Albert Apponyi ne lui a pas permis de se faire représenter aux séances du Comité pour le désarmement moral et de renouveler la demande tendant à ce que soit enfin levée l'interdiction qui pèse sur les livres hongrois, d'ordre purement scientifique, empêchés de pénétrer sur le territoire des Etats limitrophes. En revanche elle s'est intéressée aux émissions du poste hongrois de T. S. F. (relatives à des questions d'économie rurale ou à des matières internationales), elle s'est prononcée en faveur de l'adoption universelle des caractères latins, elle a pris une série d'initiatives importantes pour développer l'instruction post-scolaire et pour guider utilement les choix de livres faits par les Bibliothèques populaires, elle a dressé la liste des auteurs étrangers interprétés sur la scène hongroise depuis le début du XIX^e siècle. Elle a donné une attention particulière à la défense de l'art populaire, spéciale-

ment à propos de la musique, dont MM. Zoltán Kodály et Béla Bartók, professeurs à l'Académie de musique, recueillent systématiquement les airs populaires qui leur ont permis de renouveler leurs sources d'inspiration.

La Révision des Manuels scolaires. — Le Comité national hongrois du Comité international de Coopération intellectuelle a institué une commission spéciale ayant pour tâche d'examiner les manuels scolaires, les encyclopédies et les ouvrages synthétiques de l'étranger en ce qui concerne les choses de Hongrie. A la suite d'une large enquête portant sur de nombreux manuels scolaires d'histoire et de géographie, appartenant à la France, à la Grande-Bretagne, à l'Italie et à l'Espagne, cette Commission, dont le rapporteur était M. François de Olay, privat-dozent à l'Université de Szeged, a dressé une liste des erreurs les plus répandues en Occident. Ce premier travail a servi de base à l'établissement d'un questionnaire destiné à faciliter la tâche des collaborateurs chargés d'examiner les autres manuels.

Le cinquantième anniversaire de la mort de Liszt. — De grandes fêtes internationales doivent avoir lieu en 1936 à Budapest à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de François Liszt. Elles seront organisées sous le haut patronage du ministre hongrois de l'instruction publique et avec le concours des plus éminents compositeurs, musiciens, artistes et écrivains hongrois et étrangers, pour commémorer dignement sa mémoire.
